

**Martin Lemay, *À la défense de Maurice Duplessis*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Dossiers et Documents », 2016, 168 p.**

Alexandre Turgeon

La Guerre de 1812 entre histoire, mémoire et perspectives  
Volume 25, numéro 2, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1038807ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/1038807ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique  
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)  
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Turgeon, A. (2017). Compte rendu de [Martin Lemay, *À la défense de Maurice Duplessis*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Dossiers et Documents », 2016, 168 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 25 (2), 271–275.  
<https://doi.org/10.7202/1038807ar>

Martin Lemay, *À la défense de Maurice Duplessis*, Montréal, Québec Amérique, coll. «Dossiers et Documents», 2016, 168 p.

ALEXANDRE TURGEON  
*Université d'Ottawa*

Que faire de Maurice Duplessis ? Il a beau être mort depuis bientôt 60 ans, pourtant, cette question continue de préoccuper bon nombre d'intellectuels, d'historiens et d'analystes québécois de tout acabit. Figure de proue de la Grande Noirceur, il demeure un personnage mal-aimé du panthéon de la nation, à tort ou à raison. À tort ! d'affirmer sans ambages Martin Lemay, ancien député du Parti québécois, dans ce livre au titre qui a le mérite d'être clair : *À la défense de Maurice Duplessis*. Le ton est donné. Ce n'est donc pas un livre d'histoire que Martin Lemay signe ici, mais bien un essai, comme le signale Mathieu Bock-Côté dans sa préface (p. 15). Fort bien. Aussi, laisserons-nous à d'autres le soin d'aborder les questions d'ordre historiographique soulevées dans ce livre pour nous concentrer sur les idées déployées dans cet essai, ainsi que sur leurs fondements.

Pour Martin Lemay, l'enjeu consiste non seulement à défendre Maurice Duplessis, mais peut-être plus encore à défendre ses grands-parents, auxquels il dédie justement ce livre, et leurs contemporains qui ont connu le chef de l'Union nationale. En effet, il se refuse « à croire qu'ils n'auraient été que des naïfs besogneux ou des balourds apathiques. Quand on y pense bien, n'est-ce pas là le message implicite du mythe de la Grande Noirceur ? » (p. 27) Un message qu'il rejette du revers de la main, lui qui s'appuie au contraire abondamment sur la sagesse du peuple canadien-français dont il respecte les choix, peuple qui a reporté Maurice Duplessis au pouvoir sans interruption entre 1944 et 1956. De tous les faits dont il dit

avoir tenu compte en introduction, celui-ci est «le plus important», aussi pose-t-il la question suivante: «Comment réconcilier cette indéniable popularité avec le mythe de la Grande noirceur? Il y a entre les faits et le mythe un énorme fossé qui s'est creusé, à moins de penser que les électeurs étaient de parfaits idiots, au point qu'ils auraient voté pour un homme politique dont le seul but était de les asservir.» (p. 30) Ce qu'ils n'étaient pas, à n'en pas douter.

Pour ce faire, Lemay procède en trois temps, qui sont pour ainsi dire autant de chapitres: 1) réhabiliter Maurice Duplessis, où il présente la contribution de l'homme aux affaires publiques, afin de montrer comment il a su tirer son épingle du jeu dans un contexte qui n'était pas nécessairement favorable; 2) discréditer ses détracteurs, où il montre comment leur emploi de l'hyperbole pour décrire le Québec d'après-guerre sous les traits de la Grande Noirceur ne résiste pas à l'examen de la comparaison, dans les suites de la Seconde Guerre mondiale; 3) déconstruire enfin le mythe de Pierre Elliott Trudeau, où il expose comment leurs parcours convergent, tandis que les traitements mémoriels de l'un et de l'autre divergent à tous points de vue. Dans cet esprit, abatte le «demi-dieu» (p. 159) qu'est Trudeau est non seulement nécessaire, mais primordial afin de permettre à Duplessis de sortir de son ombre, où celui-ci l'a confiné depuis plus d'un demi-siècle déjà.

L'essai s'intitule *À la défense de Maurice Duplessis* mais, comme chacun sait, l'offensive constitue la meilleure défense, aussi l'auteur passe-t-il à l'attaque. Quelles sont ces cibles? Tous ceux et celles qui ont propagé, diffusé et intériorisé le mythe de la Grande Noirceur qui s'articule, selon Lemay, autour de deux composantes. Il s'agit ainsi d'un portrait de la société québécoise «baignant dans un sous-développement chronique» (p. 34), et du rôle de Maurice Duplessis, qui «aurait imposé un régime politique despotique, démontrant ainsi que le peuple qui l'élisait partageait ses penchants autoritaires» (p. 35).

Cela dit, tous n'ont toutefois pas le même rapport à la Grande Noirceur. Aussi, l'auteur classe-t-il les tenants du mythe selon une typologie à saveur religieuse – pour ne pas dire sectaire –, du fait que leur «mentalité et leur solidarité de groupe rappellent celles des membres d'une secte qui possèdent son langage, ses codes, ses gourous et ses dogmes» (p. 36). L'auteur en identifie quatre, soit: l'«apôtre» – tel le sénateur Jacques Hébert –, le «disciple» – tel Jean-François Nadeau, du *Devoir* –, le «fidèle» – tel l'essayiste Philippe Bernier Arcand – et le «croyant» – «auquel correspond la grande majorité de la population» (p. 39). Cela fait bien du monde, il est vrai, mais Lemay avertit bien son lecteur qu'il ne suggère pas «qu'il y a eu complot savamment orchestré», bien qu'il reconnaisse qu'une telle «unanimité [...] ne peut que [lui] apparaître suspecte» (p. 41).

Dans les coulisses de cette unanimité pour le moins suspecte se trouve l'action des partisans de Pierre Elliott Trudeau, eux qui ont contribué à construire le mythe de la Grande Noirceur tout autant qu'à mettre de l'avant le mythe de Pierre Elliott Trudeau comme «demi-dieu». Toujours selon l'auteur, les trudeauistes constituent «une fraternité discrète, tapie dans l'ombre, prête à défendre la mémoire et l'œuvre de leur maître, prête à répondre (à frapper?) dès qu'apparaît la moindre critique» (p. 159). On comprend dès lors mieux pourquoi l'auteur, qui se refusait pourtant au départ à y voir un «complot savamment orchestré» (p. 41), n'hésite plus, dans la conclusion de son essai, à parler de «conspiration» (p. 163), rien de moins. De toute évidence, une conspiration était bel et bien nécessaire pour permettre, selon les propres termes de l'auteur, l'«une des plus grandes opérations de mystification» de l'histoire québécoise, voire même de «l'histoire occidentale» (p. 118) dont Maurice Duplessis, et le peuple canadien-français, auraient fait les frais.

Un peuple pour lequel Martin Lemay voue le plus grand des respects, il ne faut pas l'oublier, si ce n'est «une tendresse et une admiration» (p. 17) pour le dire avec Mathieu Bock-Côté. Cette sensibilité est parsemée tout au long du livre. Elle en constitue même la pierre d'assise. Appelé à commenter les propos pour le moins sévères de l'écrivain Pierre Vadeboncœur, qui décrit les Canadiens français comme un «peuple qui, par habitude historique, n'assume pas la direction de ses affaires, mais vit son temps dans un autre registre que celui de l'action, de la création et de l'intervention, s'aliène lui-même et aliène aussi quiconque participe de lui», Lemay s'insurge: «Rarement aura-t-on contemplé un jugement si dur, si mordant d'un écrivain envers son petit peuple qui, faut-il le dire, ne le méritait point.» (p. 35)

On ne saurait douter de la sincérité de Lemay sur ce point. Moi-même, j'ai eu de telles réflexions à la lecture de cet essai – non pas à l'endroit du peuple canadien-français, mais bien à l'endroit du peuple québécois. En effet, le respect que l'auteur voue au peuple d'hier n'a d'égal que le peu de considération qu'il ressent pour le peuple d'aujourd'hui, ce qui est plutôt particulier dans les circonstances. Les qualificatifs lui manquent pour décrire ce peuple qui serait, semble-t-il, marqué par quatre traits distinctifs: son ignorance, son immaturité, sa passivité et sa complicité. Voyons cela de plus près.

*Un peuple ignorant.* Alors que les Canadiens français d'hier «n'étaient ni des idiots ni des ignorants» (p. 26), rien ne semble moins sûr en ce qui a trait aux Québécois d'aujourd'hui. Selon Martin Lemay, le mythe de la Grande Noirceur révèle d'abord une «ignorance grossière des réalités de l'époque» (p. 97). Il s'agit d'un mythe auquel croit «la grande majorité de la population», rappelons-le, «sans trop se poser de questions», tient-il à le préciser. L'esprit du «croyant», dont il est ici question, a «été nourri par

le mythe depuis des décennies, il est subjugué par ce qu'il considère être un rite immuable» (p. 39).

*Un peuple immature.* Cette ignorance se double d'une immaturité, à moins que ce ne soit d'une atrophie de la pensée, qui afflige profondément l'auteur. Il s'en désole même: «Si les Québécois avaient accordé un peu plus d'attention, peut-être auraient-ils pu se rendre compte qu'on tentait de les bernier.» (p. 94) Mais ils ne l'ont pas fait, eux qui préfèrent sans doute se complaire dans un «unanimité mollasson» et un «consensus apathique» (p. 24). Pour Lemay, il n'est possible de «comprendre ce phénomène autrement qu'en pensant que les Québécois n'ont pas encore ressenti le besoin de faire cet exercice de maturité collective: assumer ce qu'ils ont été» (p. 165).

*Un peuple passif.* Chez Lemay, le peuple québécois n'est pas un acteur de l'histoire: il remplit au contraire un rôle passif où il subit plus qu'il n'agit. C'est ainsi qu'il traite de l'«acceptation béate» du mythe par la population (p. 164), une conviction qui découle non pas «d'un examen méticuleux des faits, mais d'un réflexe de perroquet qui ne fait que répéter ce qu'on lui a appris» (p. 94). Lemay persiste et signe: «Contrairement aux autres adeptes, le mythe de la Grande noirceur ne féconde pas son esprit; il l'engloutit.» (p. 40) Plus loin, il dit être «attristé de voir que la mémoire collective québécoise s'est abreuvée et s'est laissée guider par ce genre d'écrits farcis d'outrances, d'exagérations, de dramatisations, d'amplifications, de démesures, d'excès, mais surtout d'hyperboles» (p. 109), lorsque «l'esprit des Québécois [n'a pas carrément] succombé» (p. 22). [je souligne]. Jusque dans leur rapport à la Grande Noirceur, Lemay refuse aux Québécois d'aujourd'hui une participation active pour insister au contraire sur leur passivité.

*Un peuple complice.* Enfin, c'est peut-être là le plus grand crime des Québécois selon l'auteur. En effet, ce peuple ne s'est pas contenté d'«avale[r] une couleuvre de cette taille [soit le mythe de la Grande Noirceur] sans qu'il ne ressente le besoin de faire les nuances nécessaires qui, pour un peuple "normal", auraient dû s'imposer» (p. 23); ce même peuple s'est révélé au contraire complaisant – en plus de ne pas être «normal», apparemment, mais passons là-dessus. Pis encore, selon Lemay, «les Québécois ont été les victimes consentantes d'une des plus grandes opérations de mystification de leur histoire» (p. 118). Que dire de plus?

Dans son essai, l'auteur se livre à la réflexion suivante: «Quel regard porteront les générations futures sur nous et notre époque? Je ne le sais pas, mais je souhaite qu'il ne soit pas aussi méprisant que le regard que nous avons porté, nous, sur nos aïeux.» (p. 91) Nul besoin là-dessus d'attendre le verdict des générations futures: celui de Martin Lemay est sans appel. Prenons cet extrait, un autre, un dernier, sur le peuple québécois et sur ce qui le caractérise: «je ne peux dire que l'unanimité mollasson et

le consensus apathique soient des manifestations de grande vigueur intellectuelle et démocratique» (p. 24). On croirait lire quelque diatribe de Pierre Elliott Trudeau sur les Canadiens français! Disons-le clairement: Martin Lemay reproduit ici les mêmes schèmes de pensée des auteurs qu'il pourfend tout au long de son essai. Si je suis bien entendu d'avis que les Canadiens français ont droit à tout notre respect, je considère néanmoins que les Québécois y ont tout autant droit, eux aussi, Grande Noirceur ou pas.